

Alex Capus

Le Roi d'Olten

Illustrations : Jörg Binz

Traduction française : Anne Cuneo

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



collection **ch**

Littératures de la Suisse
en traduction

CE LIVRE PARAÎT AVEC L'AIDE
DE LA FONDATION CH POUR LA COLLABORATION CONFÉDÉRALE,
INSTITUTION RÉUNISSANT LES 26 CANTONS
LA TRADUCTION EST SUBVENTIONNÉE PAR LA
FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA

prohelvetia

CET OUVRAGE A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC L'AIDE
DU CANTON D'ARGOVIE

« LE ROI D'OLTEN »,
DEUX CENT QUATRE-VINGT-DOUZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFFE,
DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE ET PORTRAITS DES AUTEURS : JÖRG BINZ
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-293-5

TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR LA PRÉSENTE ÉDITION
© 2009 ALEX CAPUS, BLEICHMATTSTRASSE 52, 4600 OLTEN

TITRE ORIGINAL :

« DER KÖNIG VON OLTEN »

OLTEN : KNAPP VERLAG, 2009

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE :

© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

LES HISTOIRES RASSEMBLÉES ICI ONT PARU ENTRE 2002 ET 2009 DANS DIVERS JOURNAUX, REVUES ET LIVRES. DEPUIS LORS BEAUCOUP D'EAU A COULÉ SOUS LES PONTS DE L'AAR; NOUS AVONS TOUS CHANGÉ, ET OLTEN EST DEVENU UNE VILLE RADICALEMENT DIFFÉRENTE. LES FAITS ET LES SITUATIONS DÉCRITS ICI N'ONT PLUS GRAND-CHOSE À VOIR AVEC LA RÉALITÉ – POUR AUTANT QU'ILS S'EN SOIENT JAMAIS RAPPROCHÉS. L'AUTEUR SOLLICITE LA COMPRÉHENSION DU LECTEUR.

LE ROI D'OLTEN (1)

IL ARRIVE qu'on me suggère des histoires à écrire. Ça me plaît ; parfois même j'essaie, et puis, le plus souvent, je finis par écrire autre chose. M. Zeltner, par exemple, que je rencontre ici et là sur le chemin de la poste où je me rends quotidiennement, m'a conseillé récemment d'écrire quelque chose sur le chat noir et blanc de la famille Köppli, qui a ses entrées et ses sorties dans toutes les maisons de la Vieille-Ville, comme s'il était le roi d'Olten. Je lui ai promis de réfléchir à la chose, car M. Zeltner est le policier le plus aimable qu'Olten ait jamais eu. Il a enseigné à des générations d'enfants les règles de la circulation, tout le monde l'aimait, personne ne le craignait. Depuis qu'il est à la retraite, il prend l'avion pour New York deux fois par année, car c'est là que vit sa fille, mariée avec un cadre de l'UBS. Il joue avec ses petits-enfants, rend service dans le ménage, et parfois, par curiosité professionnelle, il va trouver ses collègues de la police de New York, sort sa

vieille carte de police, et on lui fait visiter le poste. Une fois, il a même eu le droit de rouler dans une voiture de la police américaine. Depuis quelque temps, l'Amérique ne lui plaît plus. Les contrôles, la méfiance, la bureaucratie. La dernière fois, à l'aéroport, il a dû subir fouilles et interrogatoires pendant des heures parce qu'il y avait dans son bagage à main un moulinet de pêche en métal. Il lui a fallu démontrer à trois, cinq, sept agents de sécurité l'innocuité de l'objet encore emballé dans la cellophane qui était dans sa valise, à chaque fois il en surgissait encore un qui contemplait le moulinet d'un œil méfiant, pendant que l'heure d'embarquer se faisait dangereusement proche. Pour finir, M. Zeltner a fait de nécessité vertu, il a sorti son portefeuille, a présenté ses papiers de policier retraité de la ville d'Olten en plein aéroport Kennedy —, et d'un seul coup, tout est rentré dans l'ordre. Le moulinet de pêche n'était plus une bombe, M. Zeltner n'était plus un terroriste, le vol s'est passé sans incident, et Monsieur Zeltner est arrivé à Olten sain et sauf.

Pour ce qui est du chat noir et blanc de la Vieille-Ville d'Olten, c'est un thème porteur, M. Zeltner avait parfaitement raison.

LE ROI D'OLTEN (2)

LE ROI d'Oltén, donc, est un chat noir et blanc qui règne sur la Vieille-Ville et qui, pour des raisons que j'ignore, s'appelle « Toulouse ». Depuis que M. Zeltner m'a suggéré de parler de lui et que je m'y suis mis, j'en apprend tous les jours, au sujet de Toulouse, et encore davantage au sujet des policiers, si aimables ou si méchants qu'ils soient. Les gens m'arrêtent dans la rue, ou ils me font signe de les rejoindre au bistrot. Ce qui est intéressant, c'est que je suis censé écrire toutes les histoires à propos du chat sans perdre un seul instant. Les histoires de flics, par contre, il vaut mieux que je les garde pour moi.

J'obtempère, bien entendu.

Il faut tout de même que je parle d'un secret que détient le patron de la Walliser Kanne, parce c'est chez lui qu'un policier retraité vient chercher des idées de menus. Il est, paraît-il, arrivé qu'un collègue de ce policier paie de sa poche les contraventions qu'il avait distribuées. Un jour, par exemple, au moment

où il coinçait une contredanse sous l'essuie-glace d'une voiture parquée illégalement devant l'église communale, il a vu une femme sortir du magasin de chaussures Vögele et se diriger vers la voiture avec trois enfants en bas âge. L'auto était vieille et branlante, les enfants portaient des habits élimés, et ça faisait un bout de temps que la dame n'était pas allée chez le coiffeur. Le policier a compris que la dame ne pourrait pas payer l'amende, et qu'elle n'avait parqué la voiture que pour un bref instant, pour acheter aux soldes, pour les enfants, des chaussures aussi bon marché que possible. Il a arraché la contravention, et s'est éclipsé avant que la femme ne le remarque. Cependant, pour être correct, il ne pouvait pas faire disparaître le document ; il est donc allé à la poste et a payé la somme lui-même.

Je sais que c'est indiscret, mais c'est la pure vérité, et parfois elle est tout de même bonne à dire. Là-dessus, je vais parler de Toulouse, le roi d'Oltén.



LE ROI D'OLTEN (3)

COMME j'ai déjà tenté de l'expliquer deux fois, le roi d'Olten est un chat noir et blanc appelé Toulouse, qui, grâce à ses dons exceptionnels, règne sur la Vieille-Ville. Par exemple, il sait ouvrir les portes. Il fait un grand saut vers la poignée, s'y accroche fermement en s'arc-boutant contre le chambranle avec ses pattes de derrière. C'est vraiment vrai, tout habitant de la Vieille-Ville vous le confirmera. Et c'est ainsi que Toulouse visite à loisir appartements et bistrots, de préférence le Rathskeller et la Waadtländerhalle. De temps à autre, il se laisse enfermer et, quand il veut ressortir, il déclenche l'alarme au milieu de la nuit. Quand on le rencontre à l'extérieur, il ne rase pas les murs à la façon des chats, il reste au beau milieu de la chaussée et vous suit du regard, le défi dans l'œil, comme s'il était pour le moins un léopard. Parfois, cela vous met vraiment mal à l'aise. Et si une voiture survient – de fait, la Vieille-Ville d'Olten est bien une zone piétonne, ce qui ne l'empêche pas

d'être toujours bourrée de véhicules à moteur, on dirait que tous ceux qui la demandent, indépendamment de leur lieu de résidence, reçoivent une carte de riverain, ce que certains expliquent par le fait que le commandant de la police est bien disposé envers la gastronomie de la Vieille-Ville parce qu'il est lui-même un client régulier, mais il faut bien dire qu'il est impossible que le commandant de la police soit tenu pour seul responsable de la généreuse distribution des cartes de riverain, d'autant plus qu'il est en congé maladie depuis bientôt un an, vu que sa cheffe sociale-démocrate et lui ne peuvent pas se blairer... Voilà encore que je digresse, cette fois je ne voulais vraiment pas raconter une histoire de flics. Je voulais dire ceci : lorsque Toulouse est confronté à une voiture, il écarte les pattes de devant, prêt à sauter, et il miaule jusqu'à ce que l'automobiliste apeuré capitule devant cette démonstration de force, et passe humblement la marche arrière.

LE ROI D'OLTEN (4)

SI on veut rencontrer Toulouse, on le trouve le plus souvent à l'Oberer Graben, à la sortie de la Vieille-Ville, près de la papeterie Köpfl. C'est une de ces zones où tout homme raisonnable relève son col, s'enfoncé le chapeau sur la tête, et tente de passer avant d'être interpellé par quelque individu douteux. Car, ici, c'est le lieu où les loustics gominés des télécoms tentent de vous fourguer le dernier portable. C'est ici que les jeunes radicaux dressent leurs barricades et ne vous laissent passer qu'une fois bu un demi-litre de leur répugnant vin chaud. C'est aussi ici qu'on trouve ces jolies filles quelque peu ébouriffées de Greenpeace qui vous gratifient de leur mépris pour peu que vous ne discutiez pas une demi-heure durant de baleines et que vous refusiez, pour une fois, de donner de l'argent pour la forêt tropicale. Et pourtant, je suis toujours heureux de constater que les jeunes filles ébouriffées existent encore. Un temps, j'avais craint leur extinction, parce qu'elles voulaient

toutes ressembler à Britney Spears. J'aime les jeunes filles ébouriffées, car, souvent, elles font des choses surprenantes. Une fois, à l'époque où j'étais moi-même un garçon ébouriffé, j'en ai connu une qui un soir à neuf heures et demie, à la Marktgasse, non loin de l'Oberer Graben, a mis le feu à une voiture sans raison apparente ; ce n'est pas que j'aie trouvé ça bien, mais surprenant, alors là – oui. Ça fait maintenant longtemps que cette jeune fille est impeccablement coiffée, et qu'elle est la génitrice de deux adolescentes qui, à leur tour, font de ces choses surprenantes qui exaspèrent prodigieusement leur mère. Si je suggère prudemment qu'un anneau dans le nez c'est moins grave qu'une voiture incendiée, elle dit qu'on ne peut pas vraiment comparer. Bien entendu, elle a raison.

Tout cela se passe à l'Oberer Graben, la zone mortelle de la Vieille-Ville d'Olten. Personne ne s'y attarde de son plein gré, sauf Toulouse, à qui ni les jeunes radicaux, ni les gominés des Telecom, ni les jeunes filles ébouriffées, ne peuvent faire de mal.



LE ROI D'OLTEN (5)

N'EXAGÉRONs rien : il va de soi que Toulouse n'est pas le roi d'Olten, mais un simple chat de la Vieille-Ville. Il peut certes ouvrir les portes et inquiéter les passants, mais il ne donne pas d'ordres. Olten est une démocratie et n'a pas de souverain, mis à part quelques rois sans couronne, réels ou autoproclamés. Il y a par exemple, parmi les commerçants, ceux qui manipulent de l'argent non déclaré, ils tiennent leur cour au Café Ring et se vantent des bénéfices fabuleux qu'ils ont faits grâce à l'incroyable perspicacité de leurs placements. Mais ce ne sont que des rois de pacotille, dans la mesure où ils réussissent régulièrement à se faire piquer leur fric par des margoulines, après quoi pendant quelque temps on ne les entend guère, et ils ne peuvent même pas porter plainte, justement parce que c'était de l'argent non déclaré.

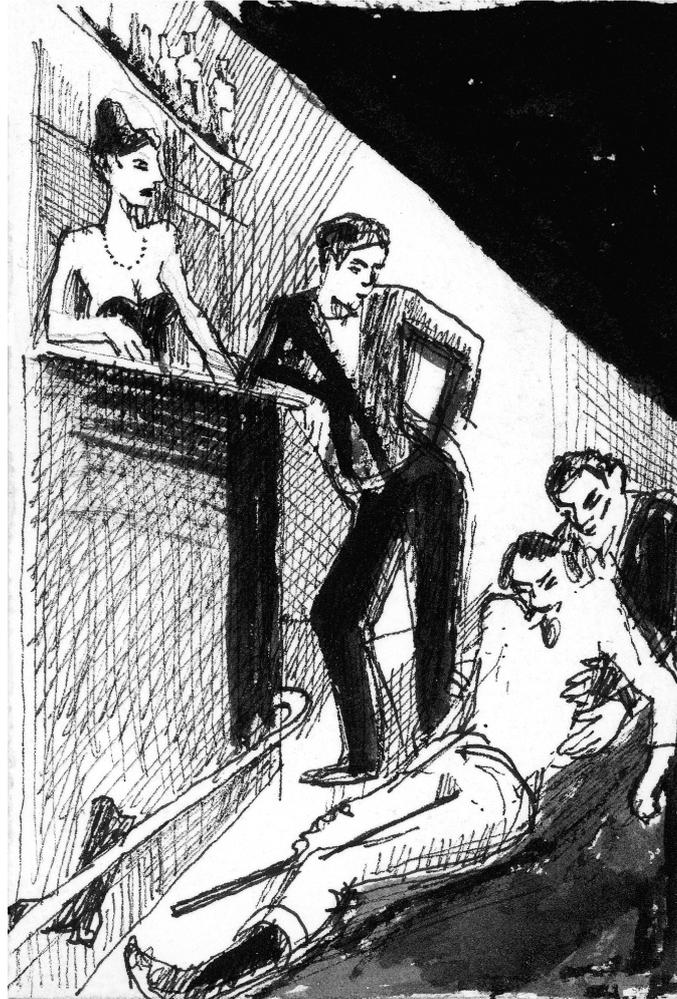
Et puis il y a les têtes certes non couronnées, mais néanmoins élues, de l'Hôtel de Ville. En leur for inté-

rieur, plusieurs d'entre elles coifferaient volontiers une petite couronne ou un petit diadème, mais là la politique au quotidien est encore trop peu souveraine. S'ils veulent être réélus, les Jaunes doivent amadouer les Rouges et les Rouges les Jaunes; ce n'est pas spécialement plaisant pour les Noirs non plus, assis qu'ils sont une fesse sur leur fauteuil l'autre sur la banquette; les Verts sont toujours un peu fatigués de leurs charges, même s'ils n'ont que peu de charges, ou peut-être à cause de cela; et il n'est tout simplement pas possible de transformer en rois les frustes gaillards de l'UDC.

Si je devais couronner un citoyen, ce serait peut-être le type qu'Olten tout entier connaît sous le nom de «Stripper». Il a une jambe de bois, une forte barbe, et sur la deuxième phalange de ses dix doigts il a tatoué «B-o-r-n-t-o-b-e-w-i-l-d». Autrefois, on rencontrait le Stripper à toute heure du jour et de la nuit, sur les places et dans les rues, où qu'on aille, mais ces derniers temps ce n'est plus le cas. En y réfléchissant, ça fait bien deux ans que je ne l'ai pas revu. Un de ces jours, je vais peut-être chercher à savoir ce qu'il est devenu.

LE ROI D'OLTEN (6)

LORSQUE le type que tout le monde appelait Stripper poussait la porte battante du dancing « Hammer », le disc-jockey savait ce qu'il avait à faire. Il ne lui fallait que quelques secondes pour mettre sur la platine « Goats Head Soup » des Rolling Stones, placer l'aiguille sur le quatrième morceau et jouer « Doo doo doo doo doo (Heartbreaker) ». Pendant les trois minutes et vingt-six secondes qui suivaient le Stripper se tenait, jambes raides, au bord de la piste de danse, qui consistait en une mosaïque parfaitement ronde et au-dessus de laquelle tournait une boule à miroirs, et inspectait soigneusement les danseurs et les autres, ceux qui étaient assis aux tables tout autour. Si quelqu'un était digne de sa compagnie, il s'asseyait à sa table, sinon, il s'accoudait au comptoir et attendait la fin du morceau, car il savait que le D.J. – qui autrement ne faisait jamais ça – laisserait tourner le disque jusqu'au bout, rien que pour lui. Dans les huit secondes de silence qui suivaient,



pendant lesquelles les haut-parleurs grésillaient doucement, le Stripper allait sur la piste de danse, au premier accord de « Angie » il prenait la plus belle des danseuses dans ses bras – et elles étaient toutes belles, les fiancées de la drogue de 1976, bonté du ciel ! belles et dangereuses et mystérieuses comme des fleurs tropicales, et elles sont toutes mortes jeunes. Leurs petites sœurs, cependant, qui à peine quelques années plus tard se sont également empoisonnées, n'étaient ni belles, ni dangereuses, ni mystérieuses, va savoir pourquoi, mais tout simplement de pitoyables dindes, qu'on battait sans cesse et qui avec l'argent qu'elles gagnaient sur le trottoir se laissaient fourguer de la poudre à lessive qu'elles prenaient pour de l'héroïne. Étrangement, elles ont survécu plus longtemps. Mais, pour finir, elles sont toutes mortes, elles aussi.

En 1976, elles étaient encore belles, et le Stripper était leur roi. En fait, il s'appelait Josef Munzinger et il était un arrière-arrière-petit-fils de Joseph Munzinger, l'enfant célèbre de notre ville, et le premier ministre des finances de la jeune Confédération helvétique de 1848. Lorsque j'ai fait sa connaissance, j'étais un petit lycéen, et il était un grand rocker moustachu en veste de cuir et couvert de tatouages. Lorsqu'il se rendait au Rathskeller, il était capable d'ingurgiter des quantités incroyables de bière et, lorsqu'il se faisait tard, il ne parlait plus qu'un excellent allemand, en vers. Je me souviens qu'une fois il a crié : « Disons-le vaille que vaille, une bière n'est pas un chapeau de paille », et une autre fois : « Dieu voit toutes choses, sauf les filles plantureuses. » Je ne sais plus si cela avait un sens, si cela signifiait quelque chose. Il

arrivait que, pendant sa tournée des bistrots, il perde sa jambe de bois, on le voyait alors, à deux ou trois heures du matin, sautiller jusque chez lui sur une seule jambe. Une fois j'étais présent lorsque, pendant qu'il attendait un taxi accoudé au bar, le Stripper s'est endormi, et le chauffeur, qui ne le connaissait pas, avait dû le traîner pour le faire sortir; mais son pied gauche s'était coincé entre barre de laiton et bar, et était resté sur place, botte de cowboy et tout, alors que chauffeur et Stripper s'étaient dirigés vers la sortie. La jambe de bois sous le pantalon s'est allongée, encore et encore – lorsque finalement elle s'est séparée du corps, le Stripper et son chauffeur sont tombés de tout leur long, et le Rathskeller entier a éclaté d'un rire homérique et tonitruant. Je crois que je n'ai plus jamais autant ri. Le soir suivant, le Rathskeller avait fêté le Stripper pour son exploit involontaire. On n'a jamais revu le malheureux chauffeur dans la Vieille-Ville.

J'ai appris récemment pourquoi le Stripper avait une jambe de bois. En été 1970, peu après son vingtième anniversaire, il avait grimpé le col du Susten en jeans et blouson de cuir comme passager d'une Triumph Bonneville 650; le chauffeur, qui était son meilleur ami, avait pris un virage à gauche trop serré et ils avaient heurté la paroi rocheuse. Ici, il faut que je précise que la jambe de bois que le Stripper a reçue après de longs séjours d'hôpital n'était pas en bois, mais en mousse molle de polyuréthane couleur chair. Mais « jambe en mousse molle de polyuréthane » ne sonne pas aussi bien que « jambe de bois », et j'aimerais continuer à utiliser cette expression; elle est inexacte, mais plus imagée.

Après l'accident, le Stripper, qui jusque-là avait toujours été un garçon aimable et amical, a été pendant quelques années un des pires gaillards de la ville. Il faut bien le dire, j'espère qu'il me pardonnera. Soir après soir il buvait, il faisait du raffut dans les bistrotts de la Vieille-Ville, il grimpait sur les tables et exigeait qu'on joue les Rolling Stones, et c'est là qu'il a ramassé son surnom, parce qu'à la moindre provocation il s'arrachait les habits du corps. Et si l'occasion s'en présentait dans une ruelle sombre de la Vieille-Ville, il se battait jusqu'au sang avec d'autres mauvais garçons. Au début de la saison de la baignade, il a choqué les bourgeoises au solarium de la plage avec sa jambe de bois et un nouveau tatouage sur le dos qui représentait un phallus coloré au moins quatre fois plus grand que nature. Quelques mois plus tard, dans un accès de rage, à une heure et demie du matin, il a enlevé un autre noctambule, puis l'a jeté dans l'Aar glacée, en avril et en pleine fonte des neiges, et pour cette raison il a passé un certain temps en prison pour tentative d'assassinat.

Une fois sa peine purgée, sa rage s'était évaporée, et le Stripper est redevenu l'être le plus doux de la ville. C'était vers 1973. Au début, personne n'a cru que la paix était revenue, et puis les chiens ont commencé à le suivre, puis les enfants, et un peu plus tard – et cela aussi est vrai – les femmes.

Comme il était en liberté conditionnelle, et qu'il ne pouvait plus se permettre de se procurer de l'argent par ses anciennes méthodes, il s'est trouvé un job temporaire de chauffeur d'un chariot élévateur de la Société des dépôts d'Oltten, qu'il n'a plus quitté. C'est lorsque j'ai, moi aussi, travaillé dans ces dépôts, vers

1979, qu'il s'est aperçu de mon existence. Il a pointé du doigt le livre de poche Reclam dont le jaune dépassait de la poche de mes jeans et a dit : « T'es étudiant ? » Après quoi, car bien entendu et malgré tout c'était un enfant de la bourgeoisie, il m'a récité sur un ton solennel, avec beaucoup de sentiment et sans jamais bafouiller, « Le roi des aulnes » de Goethe. C'est la pure vérité.

MON OLTEN

LORSQU'EN hiver le vent souffle du nord-est, on sent dans toutes les rues le fumet doux-amer du chocolat que Lindt & Sprüngli font cuire derrière la gare; lorsqu'au printemps le vent souffle du nord-ouest, la ville sent les biscuits Wernli; et en été, lorsque les nuages d'orage s'accumulent sur les crêtes du Jura, les bancs limoneux et desséchés de l'Aar dégagent leurs effluves envoûtants.

Au bord de ce fleuve, j'ai fait toutes les choses importantes de ma vie: embrassé ma première fille, fumé ma première cigarette, pleuré la mort de mon grand-père, embrassé pour la première fois ma femme et fêté la naissance de mes fils. En été, je remonte souvent à pied les quatre kilomètres jusqu'à Aarburg, je saute du pont et je me laisse flotter jusqu'à Olten, si possible en faisant la planche, pour avoir la panse au soleil. Et si je plonge les oreilles dans l'eau, j'entends le gravier rouler dans le lit du fleuve.

Même en été, on finit pourtant par avoir froid, et il faut sortir. Cela doit se faire avant le vieux pont de bois, car plus loin en aval cela devient compliqué ; à droite, la rive est faite de murs en béton difficiles à escalader, à gauche il y a un promontoire rocheux sur lequel trône, inatteignable, la Vieille-Ville. À propos, la dernière fois que le vieux pont a été incendié, il y a plus de deux cents ans, c'était sur ordre du capitaine bernois Karl Fischer von Reichenbach, qui voulait freiner la traversée de l'Aar par l'envahisseur français, avec l'aide active des paysans des villages environnants, qui attendaient depuis quatre siècles une occasion de dire leur fait aux citadins. Lorsque les fortes solives de chêne avaient fini par prendre feu après qu'on eut longtemps joué avec les allumettes, l'armée révolutionnaire avait traversé l'Aar depuis belle lurette, ailleurs, et était arrivée sans encombre à Berne.

Après la chute de l'Ancien Régime, les Français ont offert aux bourgeois d'Oltén, qui dès 1789 s'interpellaient les uns les autres en s'appelant « citoyen » et arboraient des cocardes bleu-blanc-rouges, un nouveau pont. Il n'est plus jamais venu à l'esprit d'aucun Bernois d'y bouter le feu.

Suspendu à quelque dix mètres au-dessus du fleuve, au beau milieu de la muraille de la Vieille-Ville, il y a un balcon vitré avec géraniums, table et chaises. Il s'agit de la terrasse du Café des bains municipaux, dont je suis un habitué. Lorsqu'on avait dix-huit ans, et qu'on ingurgitait d'incroyables quantités de bière, qu'on était quelque peu mal lavé et souvent fauché, on avait de la peine à blairer l'aubergiste, et moi non plus je ne l'aimais pas. Il s'appelait Hans.

Mais, depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de l'Aar, les quantités de bière ingurgitée sont devenues nettement plus croyables, on s'est mis à arriver plus ou moins bien lavé, presque toujours à même de payer son addition et, peu à peu, à contrecœur, on s'est pris d'affection pour le bistrotier, et vice-versa. Aujourd'hui, le Café des bains municipaux est tenu par la fille du patron. Elle s'appelle Esther. Comme aubergiste, elle ressemble à son père: elle préférerait n'avoir pour clients que des habitués qu'elle connaîtrait depuis vingt ans au moins et qu'elle pourrait servir avec une sollicitude toute fraternelle. Elle nous aime, et nous l'aimons. Lorsqu'un crasseux de dix-huit ans entre par erreur, elle lève le sourcil comme autrefois son père et demande avec la même politesse hautaine: « Qu'est-ce qu'on vous sert ? »

Si je me souviens bien, sur la terrasse du Café des bains municipaux, il y a vingt ans, cela ne sentait pas seulement Lindt & Sprüngli et les Biscuits Wernli, mais aussi – selon la direction du vent – Sunlight ou Von Roll, Berna Giroud-Olma, Portland-Cement ou Ateliers ferroviaires. C'est fini depuis longtemps. Les usines ont fermé leurs portes, les entreprises ont fusionné et ont été vendues, la production a été délocalisée. Les travailleurs ont disparu, je ne sais où. Les directeurs sont morts, ou ont déménagé au Tessin, ou alors à Zurich, au nouveau siège de la Holding, ce qui revient finalement au même. Et l'argent s'en est allé là où il y a encore plus d'argent. Ce qui est resté à Olten, ce sont des rails rouillés entre lesquels poussent des bouleaux; des halles d'usine devenues inutiles, dans lesquelles prolifèrent les centres commerciaux et les fitness; les ruines de la cimenterie,



dans laquelle roucoulent les pigeons ; la salle des guichets recouverte de marbre de l'ex-Banque du commerce, dans laquelle s'est installé le discount d'une droguerie.

Je sais : trimer dans la fonderie ou dans la carrière, ce n'était pas du gâteau, et ces derniers temps on a créé de nouveaux lieux de travail, plus propres – dans les banques, l'hôtellerie, chez Swisscom et à la Centrale des titres. Mais, sérieusement : comment est-ce que ça va finir, si nous nous contentons de nous fournir mutuellement des services ? Tout le monde vend et communique et calcule et assure et sert du matin au soir, tout le monde consulte et procure et planifie et sollicite et écrit et met en forme et conseille – cela va-t-il bien se passer, je vous le demande, si plus personne ne veut plus rien produire ? Je veux dire : fabriquer ? faire ? semer et récolter ?

Ces choses pèsent lourd dans l'esprit de l'aîné des petits-fils du paysan que fut mon grand-père ; j'ai déjà écrit sur le sujet dans le journal, il y a quelques années, et depuis lors le syndic d'Olten m'accuse de cracher dans la soupe – uniquement quand j'ai le dos tourné, bien entendu. Le syndic trouve moche qu'on qualifie certaines choses de moches. Il est contre le défaitisme, et dans ses discours il parle volontiers de marketing local, de branches en expansion, de situations gagnantes-gagnantes et de courants positifs.

Le prédécesseur du syndic actuel, par contre, avait dit il y a quelques années au *Nouveau Quotidien* que la communauté d'Olten souffrait d'une fuite des cerveaux – qu'à la fin de l'ère industrielle on n'assistait pas seulement à la disparition des usines des petites villes, mais aussi à celle de la bourgeoisie

instruite et cultivée qui s'était fait plaisir pendant plus d'un siècle en entretenant bibliothèques, musées, théâtres et salles de concert. L'interview avait été menée en français, et également imprimée en français, et il est probable que le syndic avait puisé son courage dans l'idée qu'à Olten la fuite des cerveaux serait suffisamment avancée, et que personne ne lirait plus un journal en français. Malheureusement, le *Schweizer Illustrierte* a repris les réflexions du syndic et les a imprimées – en allemand. Cela a déclenché une tempête d'indignation à Olten, et elle a à tel point effrayé l'ex-syndic qu'il a prétendu tout à coup ne rien avoir dit de tout cela.

Je reviens à la rivière. Lorsqu'on traverse l'Aar près d'Olten dans le train rapide Zurich-Genève, on remarque à main droite un énorme rocher qui, au milieu de la rivière, tient tête au courant. C'est le Français. La légende veut qu'il porte ce nom parce que, il y a deux cents ans, deux soldats français ont descendu le fleuve en pleine nuit avec leur canon, que dans le noir ils n'ont pas vu le rocher, ont fait naufrage et se sont noyés dans leurs lourds uniformes de feutre. À cet endroit, l'Aar n'est profonde que de quatre mètres environ, mais elle est très tourbillonnante. Cela fait trente ans que je nage par-dessus ces canons que personne n'a jamais vus, et que je rêve d'aller au fond de cette affaire.

Je caresse un autre rêve depuis mon adolescence mal lavée : une fois dans ma vie, je boirais une bière sur la terrasse du Café des bains municipaux, je la paierais, et puis je quitterais le local en sautant dans l'Aar. J'estime la hauteur à huit ou dix mètres, et la distance du rocher à trois ou quatre mètres. La

légende veut qu'il y ait là-dessous d'innombrables tables et chaises du café, jetées par-dessus la barrière par des générations de crasseux de dix-huit ans, et sans doute leurs pieds pointus et vengeurs sont-ils dirigés vers le haut et attendent qu'enfin quelqu'un cède à la tentation et saute.

Le Café des bains ferme à onze heures et demie, pour autant que le Bayern de Munich ait perdu et qu'Esther soit de mauvaise humeur. Pas de souci, on continue. Olten never sleeps, si on sait s'y prendre. Peut-être au National, où le patron a la tête de Joe Dalton ? Ensuite on fait un saut à la Bodega, où l'on boit un carahillo avec les Castillo, des frères aux yeux de braise, et on se fait servir des tapas par leurs belles amies suisses. Après quoi on va voir chez Nagy et on se fait expliquer par Martin, le patron, pourquoi Dublin est la Nouvelle-Orléans du blues blanc. Ensuite, je propose un détour au Metro, où un concert vient de commencer, et là, nous constaterons une fois encore que les heures après minuit passent beaucoup plus vite que toutes les autres ; la roue du temps n'est pas une roue du tout, c'est un œuf, et avant qu'on ait eu le temps de dire ouf, dehors il fait jour...

Les rêves s'héritent. Lorsque mon fils aîné a eu cinq ans, il a dit : « Papa, on pourrait mettre à l'eau un bateau pneumatique, et descendre l'Aar jour et nuit, nous longerions Bâle et la Lorelei jusqu'à la mer... » Je l'ai regardé longtemps et j'ai acquiescé de la tête. Maintenant, il a vingt ans, et cet été nous devrions enfin le faire. Car c'est l'Aar qui se jette dans la mer en Hollande, et non le Rhin.

*UNE PERLE ÉTRANGE,
IMPARFAITEMENT RONDE*

PAR une nuit brumeuse de novembre, au pied sud du Jura entre Oensingen et Oberbuchsiten, deux autos se sont heurtées de front. Au volant de l'une il y avait un Oltenois, au volant de l'autre un Soleurois. Comme ils sont morts tous les deux sur le coup, il n'y a pas eu de querelle à propos de faute et d'innocence, ils se sont contentés de contempler, en souriant d'un air songeur, les lieux de l'accident, puis se sont envolés d'un commun accord, côte à côte, direction Paradis. Après une courte montée, après avoir survolé la Tiefmatt, ils sont arrivés à un mur de nuages dans lequel il y avait deux portes. Sur celle de gauche il était écrit : « Entrée du Paradis », sur celle de droite « Préparation au Paradis ». L'Oltenois a choisi celle de gauche, le Soleurois celle de droite.

À Olten, on aime raconter cette histoire chaque fois qu'il est question de la petite ville voisine de Soleure. Je ne peux bien entendu pas affirmer qu'elle est véridique. Mais je sais avec une assez grande

certitude que, à Olten, il est très rare qu'il soit question de Soleure. D'après mon expérience, si je prends l'exemple du Rathskeller, on y parle de tous les coins du monde possibles et imaginables, mais jamais de Soleure. Il y en a un qui cite un marchand de glaces de Vancouver, qui offre une glace parfumée à l'ail et à la saucisse; un autre sait que dans le port de Hambourg on peut visiter un sous-marin soviétique; et un autre encore a pu constater qu'au zoo d'Addis-Abeba les lions puent affreusement de la gueule. Mais Soleure, située peu ou prou à trente-cinq kilomètres à l'ouest? Quelqu'un mentionne peut-être qu'il a dû aller au bureau des passeports de Soleure, et qu'il a remarqué ces grands panneaux à l'entrée de la ville, sur lesquels on peut lire: « Soleure, la plus belle ville baroque de Suisse. » Du coup les autres froncent le sourcil, et l'un dit: « Vraiment? Ils dressent des panneaux de ce genre, maintenant? » Et avec tact on change de discours.

Moi qui suis Oltenois, je ne m'étonnerai jamais assez de cette manière qu'ont les Soleurois de se mettre en avant; chez nous, ce serait impensable. Il n'est pas nécessaire d'être grand prophète pour prévoir qu'à l'entrée d'Olten, même dans mille ans, il n'y aura jamais un panneau de ce genre. Il nous en manque les prémisses. Premièrement, Olten n'est probablement pas une ville baroque, deuxièmement elle n'est certes pas d'une beauté record, et troisièmement tout Oltenois disparaîtrait sous terre de honte si sa ville faisait son propre éloge au moyen de grands panneaux. « La gare d'Olten, nombril de l'Europe » — cela ne nous conviendrait pas. « Olten, le berceau de la littérature suisse, de la grève générale, du franc

suisse et des chemins de fer à crémaillère » – tout cela serait vrai, mais pénible. « Olten, patrie de Banago, Usego, Mike Müller et de l'Église catholique-chrétienne » – autant s'en passer. Si quelqu'un veut, il peut venir ici, visiter l'endroit, il verra bien.

Je n'avancerai cependant jamais un mot qui puisse mettre en doute la véracité des panneaux soleurois. Je crois volontiers que Soleure est la plus belle ville baroque de Suisse, il doit y en avoir un certain nombre, et il paraît que leur degré de beauté peut être mesuré de façon empirique. Je dois pourtant admettre que je n'ai toujours pas saisi ce qu'il faut comprendre par ville baroque. Dans mon dictionnaire, le mot « baroque » vient du portugais *barroco* et signifie « perle bizarre, imparfaitement ronde ». Soleure est-elle donc une perle bizarre, imparfaitement ronde ? Personnellement, je trouverais cela très joli, mais je doute que les Soleurois apprécient qu'on comprenne ainsi leurs panneaux. D'autant plus que, au XVIII^e siècle, de *barroco* la langue française a tiré « baroque », mot dont les Français snobinards se sont servis pour insulter tout ce qui contredisait le bon, l'excellent goût classiciste.

En conclure que Soleure serait la plus belle capitale suisse du mauvais goût serait évidemment idiot. Mais quoi, alors ? Baroque – que représente cette époque ? Si je poursuis la lecture de mon dictionnaire, j'apprends toutes sortes de choses utiles sur les rois de droit divin et les épouvantails catholiques – aussi et surtout dans la Soleure féodale – qui ont réduit les gens à la misère et à la portion congrue à force d'impôts prohibitifs, créant ainsi les prémices de la Révolution française. C'est intéressant, et ce serait une

leçon utile avec laquelle la ville soumise d'Olten serait amèrement d'accord ; car, depuis des siècles, les Oltenois vivent dans la certitude qu'ils produisent des impôts tandis que les Soleurois les gaspillent. On peut par conséquent considérer que, lorsque les bourgeois d'Olten ont accueilli les troupes révolutionnaires en 1798, il s'agissait là d'une tentative maladroite d'optimiser les impôts, même s'ils n'ont pas pendu à la lanterne les aristocrates soleurois selon le modèle français. Voilà pourquoi les rues de cette capitale fourmillent aujourd'hui encore de Von Roll, de Vigier, de Von Sury et ainsi de suite.

Avec ses panneaux, Soleure se vante-t-elle donc d'être la plus belle capitale de l'ordre féodal ? Pas du tout. Je vais arrêter de faire des façons et avouer que j'avais compris d'emblée : il n'est question que de l'architecture. Des bâtiments. Du décor. Et je reconnais que c'est vraiment très beau. Les ruelles, les églises, les frontons. Les géraniums. S'il était d'usage d'imprimer des choses en petit sur les panneaux, sous le slogan on pourrait encore écrire que la plus belle ville baroque de Suisse a été bâtie grâce au prix du sang encaissé par les patriciens soleurois des siècles durant pour avoir envoyé de force des petits paysans de Mümliswil, Gunzgen et Olten, âgés de treize, quatorze ou quinze ans, comme mercenaires au service de la France. Mais je comprends que les panneaux sont surtout destinés aux automobilistes et que, s'ils freinaient brusquement pour lire le texte en petit, ce ne serait pas bon pour la sécurité du trafic. Dans les nuits brumeuses de novembre, cela pourrait causer une circulation accrue à l'entrée des portes du paradis mentionnées plus haut.

Les chemins vers le ciel sont vraiment très différents pour les Soleurois et les Oltenois, qui se distinguent d'ailleurs également dans la recherche du bonheur terrestre. Différence principale, ici aussi: les Soleurois suivent des cours. Tango pour monteuses électriques. Philosophie pour retraités avec Hans Saner. Construis ton propre cerf-volant. Le vin piémontais et toi. Le véritable jeu de pétanque! Cours, cours, cours. Et s'il lui reste un poil de temps pour vivre, le Soleurois forme aussitôt un groupe avec deux ou trois autres Soleurois, et ils organisent – mettons – un festival de cinéma. Ou des journées littéraires. Ou un open air de musique classique. Ils transforment des usines et des garages vides en centres culturels. Et si ensuite il leur reste encore une petite heure, ils se jettent sur la riche offre culturelle.

Il faut malheureusement que je l'avoue: à Olten, il n'y a rien de tout ça. Nous avons nos bonnes vieilles Journées du cabaret, et c'est tout. Ouais, autrefois nous construisions ces beaux camions Berna, quelque part c'était aussi de la culture, et la Giroud-Olma fabriquait de jolis couvercles de canalisation, et avec les chaudières des vieilles locomotives à vapeur Nikolaus Riggerbacher a soudé les tours rondes du Sali Schössli, qui est notre château de Neuschwanstein. Et si quelqu'un trouvait qu'il n'y a toujours pas assez de culture, qu'il aille au parc municipal: on y trouve toujours, si je ne fais erreur, une sculpture de Luginbühl qu'on a oublié de privatiser. À part ça, nous allons travailler le jour, et le soir lorsque nous rentrons nous sommes épuisés et n'avons surtout pas envie de suivre des cours. Nous voulons nous amuser. Peut-être buvons-nous alors un verre de vin, jouons-nous à la

pétanque, quelqu'un d'un peu simplet pensera à sa vie, lancera un cerf-volant ou se risquera à danser un coupable tango avec la belle Mélanie. De loin – mais de vraiment loin, vu du télescope Hubble, mettons, pour peu que les brumes de novembre ne bloquent pas la vue –, on pourrait avoir l'impression que les joyeusetés oltenoises ne se distinguent pas outre mesure des réjouissances soleuroises. Vin, pétanque, montée du cerf-volant, tango avec Mélanie. Mais, en regardant de plus près, on se rend compte que les Soleurois font tout un peu mieux, justement parce qu'ils ont pris des cours. Ils ne se contentent pas de se jeter du vin derrière la cravate, ils décantent, savourent et jugent leur noble boisson, comme on le leur a appris. Ils jouent mieux à la pétanque que n'importe quel Français, leurs cerfs-volants montent jusque dans la stratosphère, et, en dansant le tango, le plus raide de tous les instituteurs soleurois a davantage de passion dans le sang que toute l'Argentine. Il faut que nous autres Oltenois l'admettions, une fois pour toutes.

Il arrive que, contre les honoraires habituels, je lise amicalement quelques histoires au public soleurois. À cette occasion, je m'étonne toujours – non, sérieusement – de l'attention respectueuse de la bourgeoisie soleuroise à l'égard de ses artistes. Pour ces gens, les beaux-arts paraissent être vraiment importants, et ils vouent à l'exécutant leur reconnaissance, parfois même leur vénération. Lorsqu'on est un artiste oltenois, c'est à la fois bon et satisfaisant, mais aussi inaccoutumé et gênant. Qu'est-ce qui vous prend, a-t-on envie de crier, ce n'est que moi, le bon vieux Capus, arrêtez d'être comme ça, ça devient pénible.

À Olten, chacun sait – et il faut qu'il le sache – qu'il ne vaut pas mieux que son voisin. Je sais par exemple exactement ce que les Oltenois pensent de moi en tant qu'écrivain. « Regarde-moi ce Capus », pensent-ils lorsqu'on se croise à la Migros. « Je l'ai vu à la télé il n'y a pas longtemps. Faut pas qu'il fasse son malin. Est-ce que ça lui serait déjà monté à la tête, à Capus ? Il a un petit air hautain, là, devant le rayon des fromages. Si je pense qu'on était au jardin d'enfants ensemble. Pourquoi aurait-il réussi dans la vie ? Moi, tout compte fait, je ne suis arrivé à rien. Je le salue ? Non, plutôt pas. » Et ils s'en vont.

En de tels instants, j'aimerais parfois être soleurois. Je répondrais gracieusement aux saluts devant le rayon des fromages, et après les courses j'irais boire un verre au Kreuz entouré de ma petite cour. Et je me suspendrais peut-être un panneau autour du cou, sur lequel il serait écrit : je suis une perle étrange, imparfaitement ronde.